

# La rhétorique de G. Bush

## La « guerre contre la terreur »

●●● **Pierre de Charentenay s.j.**, New York  
Professeur invité, Fordham University

Terminée l'évocation de « l'axe du mal ». Trop simpliste et trop dangereuse. Elle évoque les « croisades », mot qui ne sera utilisé qu'une seule fois, peu après le 11 septembre par le président des Etats-Unis. Il avait fait bondir une grande partie de la presse et de l'opinion publique nationale et internationale. « L'axe du mal » a donc été vite rangé au rayon des accessoires suspects.

Une autre expression, « la guerre contre la terreur », allait prendre le relais. Elle fera fortune. Le discours prononcé par George Bush juste après l'attaque du 11 septembre 2001 parlait déjà de « terreur » et de « guerre contre le terrorisme ». Mais les trois *Discours sur l'Etat de l'Union*, prononcés par le président des Etats-Unis en janvier 2002, 2003 et 2004, vont marquer une escalade et une confirmation dans l'utilisation de cette expression.

Le premier discours, du 29 janvier 2002, qui introduit « l'axe du mal » que nous

avons évoqué, utilise déjà quatre fois l'expression « guerre contre la terreur »<sup>1</sup> et mentionne six fois la « terreur ». Le climat est très sombre : « Notre nation est en guerre. »

Le deuxième discours, du 28 janvier 2003, qui tente de justifier une prochaine invasion de l'Irak en faisant le lien entre terreur et armes de destruction massive, cite trois fois l'expression « guerre contre la terreur », trois fois la « terreur » et deux fois le « terrorisme ».<sup>2</sup> Pour George Bush, « la guerre continue » et la menace persiste.

Le troisième discours, du 20 janvier 2004, se veut plus agressif encore, avec toute sa première moitié consacrée à cette « guerre contre la terreur », quatre fois citée.<sup>3</sup> Le discours s'infléchit en passant de la « terreur » en général (citée une fois) aux « terroristes » (cités treize fois). La menace existe toujours : « Il est tentant de croire que le danger est derrière nous, cet espoir est compréhensible, réconfortant - et faux. »

### Une incantation

Peu avant la guerre en Irak,<sup>4</sup> le président intervenait devant l'*American Enterprise Institute* en faisant explicitement le lien entre l'Irak et la menace

politique

*Le 11 septembre 2001 marque un tournant dans le discours de George W. Bush. Utilisant les pratiques éprouvées du mac-carthysme (amalgame, manichéisme radical, mensonge, peur), le président des Etats-Unis se porte personnellement responsable du destin et de la sécurité du monde libre, entraînant sous sa bannière son peuple traumatisé. La guerre contre le terrorisme est son destin et celui de son pays. Une rhétorique généraliste, abstraite et négative, dont le succès repose sur l'effet incantatoire et non sur des résultats objectifs.*

1 • *War on terror ou War against terror*. Tous ces discours se trouvent sur le site de la Maison-Blanche : [www.whitehouse.gov](http://www.whitehouse.gov). Toutes les citations de cet article sont de ma traduction.

2 • *Terrorism ou terrorists*.

3 • Dont une fois *offensive against terror* et une fois *fighting terror*.

4 • Le 26 février 2003.

Vous pouvez lire une version plus développée de cet article sur le site web de *choisir*, [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)

contre la sécurité des Etats-Unis. « En Irak, un dictateur construit et cache des armes de destruction massive qui pourraient le rendre capable de dominer le Moyen-Orient et d'intimider le monde civilisé - et nous n'allons pas permettre cela. Nous espérons que le régime irakien répondra aux exigences des Nations Unies et désarmera complètement et pacifiquement. S'il refuse, nous sommes prêts à désarmer l'Irak de force. De toute façon, ce danger sera supprimé... L'intérêt de l'Amérique pour la sécurité et la foi de l'Amérique dans la liberté mènent dans la même direction : un Irak libre et pacifique. »

Ainsi, l'Amérique résonne partout de la nouvelle *War on terror*, la guerre contre la terreur : cette expression revient sans cesse dans les discours officiels, ceux du président des Etats-Unis comme ceux des responsables de son administration et du Parti républicain. Le porte-parole de la Maison-Blanche Scott McClellan répète à satiété, un peu comme une incantation, que la plus grande priorité de l'administration Bush est « de gagner la guerre contre le terrorisme ».

Ce nouveau discours doit offrir des arguments qui justifient l'action militaire en cours, malgré son enlisement, alors que le concurrent démocrate s'attaque à la politique extérieure du président, notamment à la guerre en Irak.

## Manichéisme et amalgame

Le discours du président des Etats-Unis joue sur plusieurs registres et plusieurs méthodes. Il est fait de trois ingrédients négatifs et de deux positifs : manichéisme, amalgame et menace d'un côté, sécurité et liberté de l'autre. Bien entendu tous ces concepts sont souvent mêlés. Il vaut la peine d'analyser ce dis-

cours complexe dont les effets débordent évidemment l'Amérique.

Manichéisme et amalgame sont classiques dans le discours politique. La période immédiate après le 11 septembre a été la plus manichéenne qui soit avec ces phrases du président qui sont restées dans l'esprit de tous : « Vous êtes avec nous ou vous êtes avec les terroristes. » Mais ce manichéisme perdure : dans son discours devant l'Assemblée générale de l'ONU le 23 septembre 2003, George Bush montrait qu'il existait une division claire « entre ceux qui travaillent pour le changement pacifique et ceux qui adoptent des méthodes de gangsters ; ...entre ces alternatives, il n'y a pas d'espace neutre ». Et plus loin : « Tous les gouvernements qui soutiennent la terreur sont complices d'une guerre contre la civilisation. » Ce manichéisme est dur, violent, radical, sans position intermédiaire.

Autre caractère de ce discours, l'amalgame. Toutes les situations de violence ou de guerre sont mélangées, produisant un amalgame dans une sorte de « bloc de terreur » qui menacerait directement les Etats-Unis. Ainsi, la « terreur » est mentionnée dès qu'apparaît une violence, un acte terroriste, qu'il soit commis en Irak, en Afghanistan, en Palestine, à n'importe quel endroit du monde. Peu importe l'éloignement des Etats-Unis, ou les différents degrés de liens entre eux, ou la diversité des motifs de l'action violente. Toutes les menaces sont mises sur le même plan, contribuant à augmenter le risque. C'est la guerre globale contre la terreur. L'Irak tient un rôle central dans cette démonstration puisque c'est là que la guerre a été déclenchée, les armes de destruction massive laissant planer à l'époque, selon l'administration américaine, l'imminence d'une attaque terroriste de grande ampleur.

Voulant en rester aux justifications données pour entrer en guerre, le président des Etats-Unis ne peut pas défaire l'amalgame qu'il a construit. Bien qu'il ait admis qu'il n'y avait pas de membres d'Al Quàida en Irak avant la guerre, et malgré les dénégations sur l'existence d'armes de destruction massive faites par David Kay,<sup>5</sup> l'ancien chef des inspecteurs américains en Irak, George Bush continue d'affirmer que « nous sommes dans une guerre contre ces terroristes qui pourraient faire beaucoup de mal aux Etats-Unis, et j'ai demandé à ces jeunes (soldats) de se sacrifier pour cela ». Il parlait ainsi en février 2004 aux parents des soldats tués en Irak,<sup>6</sup> insinuant que la guerre contre le terrorisme étant directement liée à l'Irak, le sacrifice des soldats reste justifié.

## Menace et sécurité

Cet amalgame de toutes les actions terroristes laisse peser une menace permanente car elle semble indéfinie et sans solution. On cite la guerre contre le terrorisme, mais rien n'est jamais dit ni sur un espoir d'en sortir ni évidemment sur comment l'affronter. Le terrorisme crée ainsi une menace générale, paralysante. Le mot de « menace » est de plus en plus utilisé. Chaque discours la maintient à un niveau élevé. Peu après le 11 septembre, le ton était donné : « Les Américains ne doivent pas s'attendre à une seule bataille,

mais à une longue campagne, différente de toutes celles que nous avons connues... Je sais que beaucoup de citoyens ont peur ce soir... Soyez calmes et résolus, même dans la perspective d'une menace permanente. »<sup>7</sup>

La prise de Saddam Hussein ne réduit-elle pas cette menace ? « La capture de Saddam Hussein ne signifie pas la fin de la violence en Irak. Nous faisons toujours face à des terroristes qui préfèrent continuer à tuer des innocents que d'accepter la montée de la liberté au cœur de Moyen-Orient. De tels hommes sont une menace directe pour le peuple américain, et ils seront battus. »<sup>8</sup> Malgré les évolutions d'un an de campagne depuis le commencement de la guerre, la menace n'a pas diminué, non seulement localement, ce que les attentats réguliers confirment, mais aussi directement contre les Etats-Unis. Face à tous ces dangers, la politique de l'administration américaine consiste à assurer la sécurité du pays et des citoyens. Tous les discours insistent et répètent à plusieurs reprises : notre politique est bien de « rendre l'Amérique plus sûre ». Le *Discours sur l'Etat de l'Union 2004* commençait ainsi de manière très directe : « Des centaines de milliers de soldats américains, déployés partout dans le monde dans la guerre contre la terreur... rendent l'Amérique plus sûre. » Au Département de la sécurité intérieure, la vigilance de tout le personnel « protège l'Amérique ». Après la fin officielle de la guerre en Irak, le président Bush disait dans son discours à l'ONU : « A travers le monde, les nations sont plus sûres parce qu'un allié de la terreur est tombé. »<sup>9</sup>

L'auditeur est ainsi ballotté, dans la même déclaration, entre la menace et la sécurité, comme deux locomotives menant le train du discours politique, l'une poussant, l'autre tirant l'opinion.

5 • Le 28 janvier 2004 devant une commission du Sénat américain, Senate Armed Service Committee.

6 • Emission *Meet the press*, « NBC », 8.02.04, 10h30.

7 • Discours au Congrès, le 20 septembre 2001.

8 • Discours du 14 décembre 2003, le lendemain de la capture de Saddam Hussein près de Tikrit.

9 • Le 23 septembre 2003.

## Défense de la liberté

Un élément supplémentaire vient donner une touche plus fondamentale encore à ce débat. Le président rappelle sans cesse le but de toutes ces actions militaires et civiles : garantir la liberté. Au discours contre la terreur est donc associé un discours pour la liberté, l'Amérique comme leader du monde libre. Ses braves soldats seraient sur le terrain pour défendre sa liberté et le monde civilisé. Ils donneraient leur vie pour leur pays.

George Bush développera son discours sur la liberté le 6 novembre 2003, en s'adressant au *National Endowment for Democracy*. Il y célèbre les nouvelles démocraties. Dans les années 70, il y avait environ quarante démocraties dans le monde ; « alors que le XX<sup>e</sup> siècle se termine, il y a environ 120 démocraties dans le monde et je peux vous assurer que d'autres sont en route ».

Personne ne peut décemment s'opposer à ces assertions fondamentales. Si le discours du président des Etats-Unis rejoint ainsi les fondements de l'Amérique, rien n'est dit sur la forme de la liberté et des démocraties dont il est fait tant de cas. Elle reste abstraite, car elle ne prend pas en compte les inégalités, les violences qui les caractérisent. Que dire du fait que Milosevic (en jugement à la Haye pour crime contre l'humanité) ait été élu au Parlement de Serbie ? La démocratie en Egypte est-elle identique à celle de la Suède ? Celle du Cameroun est-elle comparable à celle de la Belgique ?

La liberté et la démocratie sont montrées comme des en-soi sans contenu et sans contexte. Rien n'est exprimé sur le comment de la liberté. Elle reste dans l'abstraction d'un bien absolu qui ne peut qu'être défendu : « La liberté vaut la peine que l'on se batte, que l'on

meure et qu'on la défende, et les progrès de la liberté conduisent à la paix. » Les effets de la liberté sont caractérisés de manière idéaliste sans rapport à la réalité. La situation nouvelle en Irak n'est pas analysée sérieusement. Elle tombe sous le vœu pieux selon lequel « un peuple libre embrasse l'espoir sur le ressentiment et choisit la paix plutôt que la violence ».<sup>10</sup> On conviendra que la démocratie, quand elle existe, est la meilleure parade contre l'instabilité et la violence, mais la situation présente dans de nombreux pays montre les limites et l'inadéquation d'une affirmation globale et sans analyse du contexte.

Même si rien n'est dit concrètement, il semble bien qu'il y ait un agenda derrière ce combat pour la liberté : l'extension d'une conception très occidentale de la liberté. « L'Irak est mieux aujourd'hui qu'avant Saddam Hussein, parce que les Irakiens sont libres », répète sans cesse le président. La réalité derrière cette liberté est bien spécifique. Elle a une dimension individualiste et juridique : il n'y a là rien de social, on ne parle jamais de justice, de solidarité, de lien social, de culture. Ce qui est défendu, c'est un contrat formel et sans contenu pour que ces pays rejoignent le camp du monde libre, c'est-à-dire du monde occidental.

Cette politique doit s'imposer partout : « Les Etats-Unis ont adopté une nouvelle politique : une stratégie de la liberté dans le Moyen-Orient... Comme en Europe, comme en Asie, comme dans toutes les régions du monde, le progrès de la liberté mène à la paix. » Les Etats-Unis sont donc très engagés dans une politique qui concerne le monde entier. Ils ont retrouvé leur mission civilisatrice. « L'Amérique est une nation qui a une

10 • Discours à l'ONU, 23 septembre 2003.

mission... Nous comprenons notre vocation spéciale : cette grande république mènera la cause de la liberté. »<sup>11</sup>

## Vide et peur

Les expressions employées perdent tout rapport au réel. Le qualificatif de terreur permet les généralisations les plus vastes donc les moins significatives. On en tire des conclusions sans s'interroger réellement sur la réalité. C'est ce que certains experts appellent « le discours vide ». <sup>12</sup> Un tel discours est fait pour être indiscutable, évident et neutre. Mais il véhicule en réalité des généralités trompeuses, il rend ridicule tout alternative, il soupçonne les opposants.

S'il est vide de sens précis, il a bien une fonction, celle de créer un sentiment. Derrière la défense de la liberté et de la sécurité, il organise un montage sur la peur. Si tous les leaders doivent bien affronter des situations négatives dans leur pays, la proportion du négatif par rapport au positif est beaucoup plus élevée dans les discours de Bush que chez aucun autre président américain. Dans son discours du 7 octobre 2002, George Bush cite quarante-quatre références à des crises et des catastrophes possibles<sup>13</sup> et il ajoute : « Certaines personnes demandent si les dangers sont sérieux pour l'Amérique et pour le monde. Le danger est déjà significatif et il ne fait que grossir avec le temps. » D'où le discours récurrent sur la nécessité de « gagner la guerre contre la terreur ». Que veut dire une telle expres-

sion ? Où a lieu cette guerre ? Quels en sont les acteurs et les armes ? Quand saura-t-on qu'elle est gagnée ? Ne donnant aucun plan concret d'actions pour lutter « contre la terreur », ce discours invite l'auditeur à penser que la crise est sans fin et qu'il n'y a pas d'espoir, créant ainsi une angoisse diffuse mais réelle.

La blessure du 11 septembre, rappelée constamment, même à propos de l'Irak dont les liens avec Al Quaida et son attaque n'ont jamais été prouvés, fait de l'Amérique une victime. Depuis février-mars 2003, elle est directement en guerre, « la guerre contre la terreur ». Le président Bush le répétait encore dans son émission *Meet the press* du 9 février 2004 : « Je suis un président en guerre » (*I am a war president*) même si cette affirmation contredit le contenu d'une immense banderole, *Mission accomplie*, qui avait été suspendue à la coupée d'un porte-avions, juste après la fin officielle du conflit en Irak, où le président des Etats-Unis avait fait une apparition très médiatisée en costume d'aviateur.

## Personnalisation

L'angoisse est là, permanente, diffuse, constamment alimentée par les affirmations présidentielles sur l'imminence de la menace et la profondeur du conflit. Que peut faire le citoyen devant tant de dangers ? Il n'y a qu'une solution : s'en remettre au président, le seul qui dit la vérité et qui a les moyens de son discours. La rhétorique de Bush personnalise l'action de l'administration. Dans son discours après le 11 septembre, il affirmait : « Je n'oublierai jamais cette blessure faite à notre pays et ceux qui la lui ont infligée. Je ne céderai pas : je ne me reposerai pas. »

11 • *Discours sur l'Etat de l'Union*, 20 janvier 2004.

12 • Cf. **Renana Brooks**, *Bush dominates a Nation of Victims*, in « The Nation », 22 juin 2002.

13 • Idem.



Responsable de la défense d'un pays traumatisé et apeuré, le président peut alors faire passer des lois qui ne respectent pas les principes de la démocratie telle que les Etats-Unis la conçoivent. Ainsi a été voté par un Congrès traumatisé, dans la foulée du 11 septembre, le *Patriotic Act*. Il autorise les poursuites judiciaires, l'allongement des gardes à vue, le contrôle des données informatiques des compagnies aériennes, des bibliothèques, les recouplements de données, etc. La chasse aux terroristes devient aussi psychotique que la chasse aux communistes d'autrefois. Un état d'exception s'installe qui a des effets sur la vie quotidienne. Les mesures de sécurité dans les aéroports et la prise des empreintes digitales pour tous les détenteurs de visa n'en sont que des manifestations. Personnalisation forte et affirmation vont de pair. Le président n'a aucune hésitation, aucun doute. Comme le faisait remarquer une auditrice qui donnait ses commentaires après l'émission *Meet the Press* de février 2004, le président ne donne aucun fait, aucun chiffre, il se contente d'affirmer, sans état d'âme. La personnalisation forte demande cette affirmation. L'occupant de la Maison-Blanche le sait bien et le pratique bien. Les journaux n'ont pas manqué de souligner le risque d'une rupture de crédibilité. Avec une telle personnalisation et de telles affirmations, la moindre révélation d'une tromperie serait redoutable. Après les révélations de David Kay, le discours n'a donc pas changé d'un iota. Un tel procédé rejoint des pratiques qui datent des années cinquante, pendant la période du maccarthysme. Le gouvernement des Etats-Unis avait alors créé la même ambiance et employé les mêmes procédures. Amalgame, manichéisme, mensonge, peur, angoisse. Le combat contre la terreur d'aujourd'hui est aussi

profond et prend les mêmes habits que celui contre le communisme, parce que la terreur fait encore plus peur que le communisme dont les violences physiques restaient lointaines et inconnues.

## Division de l'opinion

En Europe, on s'étonne du simplisme de la pensée et du discours de George Bush. Mais le président s'adresse aux habitants du Texas, du Tennessee, du Mississippi, et non à ceux de Californie ou de Boston, à ceux qui posent trop de questions, qui n'ont pas ce côté légitimiste fondamental des Américains moyens, les « vrais patriotes ». Par son langage, il renforce son camp autant que ses opposants. De toute cette guerre, de ce langage idéologique, des options prises depuis trois ans, il ressort un pays terriblement divisé, sur l'Irak, sur le déficit budgétaire, sur les réductions d'impôts, sur la politique religieuse du président, sur l'avortement (*pro-choice*, *pro-life*), sur la relation à l'ONU, sur les relations aux alliés, etc. L'image d'un Congrès au grand complet pour le *Discours sur l'Etat de l'Union* en janvier 2004 était parlante : la moitié debout applaudissant, l'autre moitié bouclant assis. Jamais cette honorable assemblée n'était apparue aussi écartelée. La campagne électorale qui bat son plein sera très polarisée (avec des moyens financiers considérables du côté républicain). Les indécis au milieu sont peu nombreux. L'élection se jouera sur la crédibilité de la rhétorique présidentielle.

**P. de Ch.**